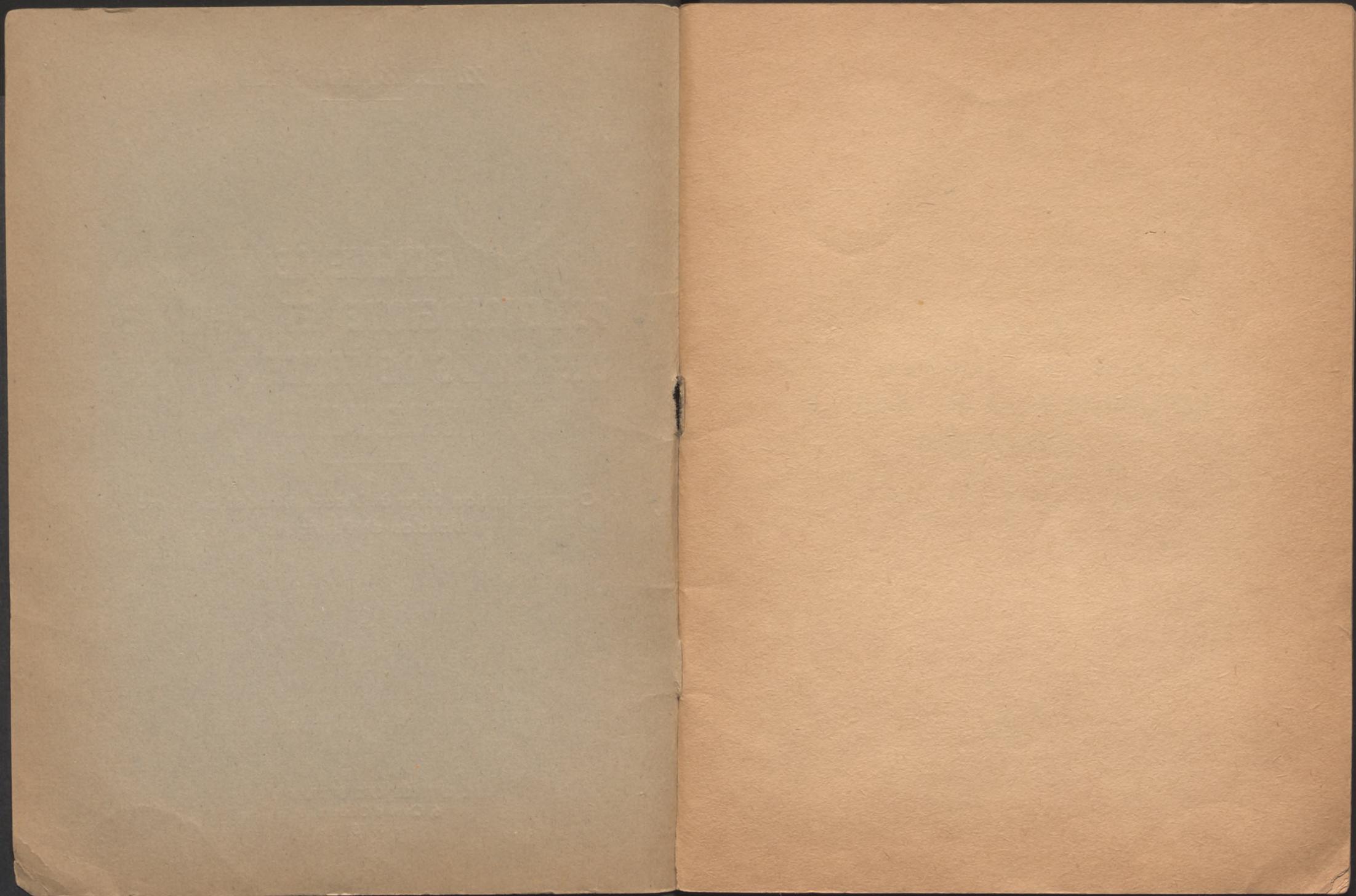


Z. L. ZALESKI

**EXPÉRIENCE
PSYCHOLOGIQUE ET SOCIALE
DES CAMPS DE CONCENTRATION
ALLEMANDS**

Communication faite à l'Académie des Sciences
Morales et Politiques

PARIS
BIBLIOTHÈQUE POLONAISE
6, Quai d'Orléans, 6
1946



EXPÉRIENCE
PSYCHOLOGIQUE ET SOCIALE
DES CAMPS DE CONCENTRATION
ALLEMANDS

Z. L. ZALESKI

Bronislaw Mazowiecki
Paris

**EXPÉRIENCE
PSYCHOLOGIQUE ET SOCIALE
DES CAMPS DE CONCENTRATION
ALLEMANDS**

Communication faite à l'Académie des Sciences
Morales et Politiques

Séance du 17 Juin 1946
présidée par M. Maurice RECLUS

PARIS
BIBLIOTHÈQUE POLONAISE
6, Quai d'Orléans, 6
1946

EXPERIENCE PSYCHOLOGIQUE ET SOCIALE DES CAMPS DE CONCENTRATION ALLEMANDS

Communication faite à l'Académie des Sciences
Morales et Politiques

Les organisateurs allemands des camps de concentration de déportés politiques ont visé apparemment un double but : fournir à l'industrie allemande ~~une~~ main-d'œuvre gratuite, éloigner des pays conquis tous ceux qui représentaient la vie moralement indépendante et l'effort de libération. But complexe, moyens compliqués. Une vaste entreprise de dépersonnalisation, doublée d'une école de travailleurs-esclaves. Et tout cela conduit par une volonté de fer, mais oscillant entre le désir d'exterminer et le besoin de conserver « le bétail humain ». Un héritage du temps, où les camps de concentration servaient uniquement à mater l'opposition allemande au régime hitlérien, influençait et compliquait encore ces méthodes d'action et d'extermination. C'est probablement de cette époque que datent les tendances « éducatrices », ces velléités de refaire l'âme même des récalcitrants. D'où la « beauté » des maximes inscrites sur les portes des camps, telle que « Arbeit macht frei » (le travail rend libre), ou encore l'atroce ironie de cette musique martiale et gaie (1)

(1) Je vois encore mon camarade du block 48 et voisin habituel dans les rangs de notre « Kommando », le cher disparu Benjamin Crémieux, tête malade, enveloppée d'un foulard immonde, son corps étique titubant comme dans une demi-ivresse, plié sous l'avalanche de sons... Musiciens habillés comme dans un cirque, pantalons rouges, vestes chamarrées, nous inondant de rythmes batailleurs : suprême mépris de notre misère grise et puante...

qui accompagnait nos sorties quotidiennes au travail homicide (2).

La combinaison de toutes ces tendances parfois divergentes, sinon opposées, formait une sorte de système de dressage et d'exploitation à la fois. Ce système comportait une exigence fondamentale : déposséder l'homme de son temps. L'obéissance automatique, le *drill* parfait, semblaient ne pouvoir être réalisés qu'à ce prix. Pédagogie infernale s'il en fut. L'homme en effet ne vit que dans le temps. Réagir à l'ordre donné, réfléchir, voir le champ de possibilités, choisir, décider... toute cette activité psychique exige un certain temps de même que la réaction chimique la plus rapide, la plus « catastrophique » qu'elle soit. Bien entendu, la brièveté de cette réaction psychique, la vitesse de raisonnement et de décision sont de grandes qualités de « homo sapiens » ou de « homo faber ». Mais il existe pour cette vitesse des limites infranchissables. Comme dans tout « fait humain » intervient ici la loi de la *mesure*. C'est suivant une mesure, élastique, certes, et changeante que s'exprime ici la nécessaire liberté de l'homme en face du destin, même au rythme le plus capricieux et le plus bouleversant. Le libre épanouissement de la personnalité humaine, voire sa simple adaptation aux contingences imprévues de l'existence exigent un minimum de durée. Lorsque ce minimum lui est refusé, l'activité s'éteint, la « réaction » psychique disparaît, l'homme devient la proie de l'automatisme pur, l'esclave des « choses », soumis à leur inertie, glissant vers la mort. C'est précisément cette fin que visaient « les ingénieurs de l'âme » allemands : priver l'homme de la possibilité de réfléchir, d'être conscient, lui ôter jusqu'à la « respiration morale »... « Der Mensch ist nich geboren frei zu sein ! » (L'homme n'est pas né pour être libre). Ce cri tragique d'un grand poète, explorant les perspectives de la condition humaine, ce cri compris précisément au sens le plus *inhumain*, semble avoir inspiré toute la « pédagogie » des camps.

(2) La dureté de ce travail dépassait souvent nos possibilités physiques, la dureté et surtout la longueur... Douze heures de présence, en effet, précédées et suivies d'appels interminables. Mal habillés, mal nourris, exposés aux intempéries d'un climat détestable, nous étions chaque jour « vidés » pour ainsi dire de notre substance vitale.

Je me rappelle qu'aussitôt arrivés au block de quarantaine, nous ~~fûmes~~ soumis au dressage intense suivant ce précepte de « dépossession de la durée » : jour et nuit ordres les plus imprévus, exigence de leur instantanée exécution ! Point d'hésitation, point de réflexion !... Sinon les peines s'abattent... Plus tard, dans la baraque n° 60 du Petit Camp, notre chef de block, « camarade » prisonnier comme nous, obéissait à la même consigne : fais n'importe quoi à n'importe quel moment : obéis vite, vite vite !... La statistique de la fréquence des termes employés dans nos relations avec les autorités du block prouverait certainement que la majorité écrasante revenait aux mots « schnell » et « raus » (dehors) (3).

J'ai essayé d'expliquer une fois à un « Stubendienst » (chef de chambrée) cette situation paradoxale. Tous vos ordres — disais-je — aussi imprévus qu'incompréhensibles pour nous (je ne voulais pas dire stupides) seraient beaucoup plus faciles à exécuter, si vous nous préveniez ne serait-ce qu'un quart d'heure à l'avance... La réponse fut nette : mais il s'agit précisément de vous surprendre pour que vous n'ayez pas le temps de réfléchir... Ne pas penser, mais exécuter aussitôt ; aussitôt... Votre volonté, votre réflexion, votre « adaptation » n'ont rien à faire ici. — En somme : obéis, obéis... *perinde ac cadaver* !... Certes, l'obéissance, même l'obéissance absolue peut avoir sa valeur morale et sa grandeur. Encore faut-il que l'acte d'obéir soit accompagné d'un assentiment général de notre être. Cet assentiment peut être le résultat d'une révolte domptée : acte de soumission apparaîtra alors comme un dénouement d'un drame intérieur, ou encore comme une affirmation consciente d'une hiérarchie de volontés. Ici, rien de tel... Le drame de la conscience est supprimé ou plutôt éliminé par une sorte de mécanique qui tend à broyer tous les ressorts de l'économie morale de l'homme et à transformer son moi en une poussière indistincte...

(3) Je ne puis résister à l'envie de raconter ici un de mes rêves ayant trait à l'une de ces expressions « sacrées ». Je me trouvais — dans mon rêve — obligé d'enseigner la langue allemande dans une école. Devant la classe bondée je m'écriai : « Mes jeunes amis, la langue allemande évolue très vite. Les mots désuets tombent chaque jour. Voici par exemple le substantif *Rathaus* (hôtel de ville) qui vient de disparaître. Il est remplacé par un autre que vous connaissez bien : *Raushaus* !

Cette suppression du facteur temps s'exerçant sur deux plans : travail prévu et continu, ordre imprévu et discontinu, représentait les moyens essentiels de la dépersonnalisation. Obéis, travaille, péris !...

Mais à cette tâche de dépersonnalisation ou, tout au moins, de déviation essentielle de la personnalité, contribuaient d'une manière convergente d'autres moyens « infail- libles » tels que la terreur sous tous ses aspects et l'organi- sation même des camps. Nous n'avons pas besoin de trop nous étendre sur le rôle de cette première dans la pédagogie du dressage totalitaire. D'une façon plus directe, plus simple, plus massive aussi, mais moins perfide, la terreur appliquée dans les camps tendait à l'émiettement (*Zersplitterung*) de la personne humaine. Le visage de la mort — ces grappes de moribonds du *Petit Camp*, ces charrettes pleines de cada- vres — grimaçant et nous guettant dans chaque recoin de nos baraques, créait en nous cet état de parfaite insécurité qui devait précipiter les malheureux détenus dans un affolle- ment de sauvagerie détresse. Dans sa forme plus générale, plus diffuse et plus insinuante — ce sentiment d'insécurité enve- loppait de son lourd manteau de boue et de sang les âmes plus sensibles et plus frileuses... Cette trépidation incessante d'un sort plein de malice ensorcelait parfois les âmes, disso- ciait les volontés, entraînait les hommes dans la froide dis- grâce du mortel effondrement... « Nuit et brume » (*Nacht und Nebel*), « Ecume des mers » (*Meerschauum*) ces noms de nos « transports » semblaient devenir une évocation féroce de notre évanescence destinée !...

L'élément capital de l'existence des camps et de leur inhu- maine économie sociale fut cependant cette méticuleuse organisation des « services » confiés aux détenus eux-mêmes.

Pour d'assez complexes raisons les Allemands utilisaient toujours certains prisonniers dans l'organisation intérieure des camps. Plus la guerre durait, plus s'élargissait le champ de cette collaboration forcée. A la fin de l'année 1943 en tout cas, « l'embauchage » de détenus pour les postes les plus divers était déjà très développé. Le camp de Buchenwald, par exemple, avait l'air d'une « république » servie et même gérée par les détenus sous l'impavide direction d'une caste de sei- gneurs S.S. Pauvre « république » !... Morne régime !... Et cependant le pouvoir de certains prisonniers fut réellement

important, parfois quasi discrétionnaire, sinon dictatorial... C'est que dans cette ingénieuse combinaison les chefs nazis offraient à certains prisonniers de sérieux privilèges qu'il fallait évidemment « mériter » et parfois y payer une forte rançon morale. Ce « mérite » c'était la capacité à la fois d'obéir et de se faire obéir, de se soumettre aux exigences des S.S. et de savoir par tous les moyens amener à la soumission les « camarades ».

Dans mon dossier de « témoignages » se trouve un récit atroce et d'une absolue authenticité : « ~~Ceci~~ au printemps 1944 à Buchenwald, raconte M. Z. Maszadro. Notre équipe travaillait dans le terrassement sous les ordres d'un Roten- fuhrer S.S. Le vent glacial, la pluie, la terre boueuse rendaient le travail bien dur. Les ordres du Rotenfuhrer nous contrai- gnaient à faire vite, toujours plus vite... Les coups de pied et les coups de pelle pleuvaient sur nos dos. Nous étions à bout de nos forces. En particulier deux Juifs de notre équipe ne pouvaient plus continuer. Ils reçurent plusieurs coups de pelle et comme ce moyen n'arrivait pas à ranimer leur courage, le Rotenfuhrer leur donna l'ordre de se coucher dans une fosse fraîchement creusée et puis ordonna à l'un de nos camarades de les enterrer vifs. Ce camarade refusa. Le Rotenfuhrer furieux, fait sortir les deux Juifs et met le camarade récalcitrant à leur place. Il ordonne aux Juifs de l'enterrer. Ahuris, affolés, ils obéissent... Au moment où la terre recouvre déjà la tête du malheureux, le Rotenfuhrer le fait sortir de son trou et renouvelle l'ordre précédent. Cette fois il obéit. »

Je fais grâce au lecteur de la suite de cet horrible tableau. Ce qui précède illustre suffisamment les « méthodes » (4).

Je suis loin de prétendre que l'exercice de tous les emplois privilégiés, confiés aux prisonniers, entraînaient nécessairement le lourd tribut d'avidité obéissance aux dépens des malheureux camarades... Mais enfin, l'intention des chefs S.S. était visible, et dans certains emplois, au moins,

(4) Je n'aime point, j'avoue, trop penser aux horreurs passées de notre existence des camps. Certains s'y adonnent pourtant avec délices, y trouvant peut-être une sorte de récompense symbolique pour les malheurs vécus. Personnellement je préfère, même quand je songe aux chers disparus dans la tourmente, évoquer leur sourire que de m'abîmer dans la contemplation de leur souffrance. Mais enfin il ne faut pas oublier non plus que les crimes atroces ont été réellement commis, que le cauchemar des camps a vraiment existé.

il était difficile de se soustraire au démon du pouvoir et à cette tentation souveraine de dominer, d'exploiter et de sévir... Chefs de « blocks », chefs de certaines équipes (Capos et Vorarbeiters), chefs de chambrée et leurs divers adjoints, membres de la police des camps (*Lagerschutz*), certains infirmiers — voici la liste des emplois moralement les plus dangereux... Il y fallait en effet beaucoup d'intelligence, d'ingéniosité et surtout de courage pour échapper au lourd fardeau des responsabilités et d'inhumain « devoir ».

Un chef de block par exemple devait évidemment exécuter tous les ordres des S.S. et remplir toutes les besognes « coercitives » ou non imposées par eux. En revanche, il était vraiment le maître absolu de notre « collectivité ». Matériellement parlant, sa position était presque confortable : une chambre à lui seul, un lit bien bordé, draps, oreillers, couvertures ; un bon poêle pour se chauffer ; nourriture abondante, « impôts » (dons quasi obligatoires) sur tous les colis ; tous les « spécialistes » du block enfin — tailleurs, cordonniers, repasseurs, médecins, infirmiers, coiffeurs, plongeurs — toujours à ses ordres, toujours empressés autour de lui !... Et n'oublions pas quelle était la position d'un simple « camarade » (5), citoyen du block. Dans celui, par exemple, où j'ai vécu plus d'une année, nous étions contraints de dormir sur un seul côté, la tête près des pieds des voisins, souvent deux sous une même et mince couverture. Le block, en effet, construit pour abriter tout au plus 400 hommes, en logeait jusqu'à 1.100 (1.130 exactement au début de 1945). D'autre part ce chef de block — une sorte de lieutenant général du pouvoir suprême du camp — était le maître véritable de notre destinée quotidienne et parfois de notre destin tout court. C'est lui qui proposait les candidats pour les transports punitifs (« transport de mort »), c'est lui qui choisissait, en fait sinon en droit, les donneurs de sang, c'est lui qui envoyait à tel ou autre travail ou décidait du règlement intérieur de la baraque. Maître de notre existence quotidienne, un jour il nous fait enlever nos caleçons. Une autre fois il confisque toutes nos chemises de rechange et tous nos *pull-overs* ; ces derniers — disait-il — provisoirement, et tout cela sous le prétexte de partager le linge équitablement entre les

(5) Après les mots *raus* et *schnell*, les mots « camarade » et *Ordnung* étaient employés le plus fréquemment, je crois, dans notre baraque.

« camarades ». Rendons-lui justice que ces *pull-overs* ont été réellement redistribués, voire même rendus à leurs propriétaires.

Entouré de son état-major — secrétaire général (*Schreiber*), chefs de chambrée et leurs suppléants, gardiens de nuit, surveillant, etc. — le chef de block s'amusait à tout instant à nous imposer ses décisions aussi inattendues qu'absurdes. Il nous faisait sortir de la baraque pour faire des « appels » inopinés où il se promenait devant nos rangs, tel un authentique « Führer » du block. Et il fallait voir le jour de sa fête !... Aubade le matin et musique toute la journée ; fleurs, félicitations, discours, cadeaux du block et cadeaux personnels, beuveries et ripailles !... Ses « lieutenants » jouissaient certes d'un pouvoir moins vaste, mais cependant bien substantiel, surtout s'il s'agissait des favoris du maître...

Tout ceci m'a fait dire un jour que la distance entre la position sociale d'un milliardaire américain et celle de son plus modeste ouvrier est bien moins grande que la distance qui sépare Arno (6) — notre chef de block — d'un « camarade », simple habitant de la baraque. Parole imprudente, s'il en fut... Entendue, travestie, répétée, dénoncée, cette confiance m'a valu — paraît-il — une « désignation » au transport punitif de la « Rupo ». Mais ceci est une autre histoire...

Pour comprendre mieux le climat moral du block — surtout d'un block du Petit Camp — rappelons encore les deux « préjugés » spécifiquement allemands : ordre (*Ordnung*), hygiène... Tout en effet devait être sacrifié à l'ordre, synonyme apparent de propreté. Nous étions quelques-uns à nous creuser la tête, comment il était possible d'arriver avec tant d'effort à un si piètre résultat. Ces fréquentes et

(6) D'ailleurs je ne considère pas Arno comme un homme essentiellement mauvais. Le mal qu'il nous faisait était bien plus fonction de sa « position sociale » et de sa formation quasi-professionnelle de prisonnier (depuis douze ans dans les camps) que de son caractère véritable d'homme. A Buchenwald tous les chefs de block étaient des Allemands. Une ou deux exceptions à la fin du « régime » semblent confirmer la règle. Ces chefs de block pour la plupart étaient des anciens détenus politiques. Parmi les chefs de chambrée et les secrétaires on trouvait par contre beaucoup de Russes, de Tchèques, de Polonais, de Luxembourgeois, plus rarement des Français, mais aussi des Allemands, surtout dans les emplois subalternes mais influents ; assez souvent des détenus de droit commun : les verts.

longues théories de « camarades » nus, attendant des heures entières pour passer une problématique « visite de / poux » (7). Ces arrosages inopinés avec quelque désinfectant douteux ! Ces couvertures, nos unaiques couvertures, subitement emportées et que l'on nous rendait toutes trempées, pleines d'une âcre odeur !... Toutes ces incessantes réfections — toujours de mal en pis — de nos misérables grabats !... Et toutes ces inspections de nos « lits », de nos colis et de nos poches avec confiscation et destruction inévitables de quelques objets de première nécessité qui nous restaient encore !...

Même la douceur inépuisable de notre exquis camarade Daniel Bouchez, médecin du block, ne pouvait l'empêcher de lever les bras au ciel et de se plaindre sourdement, amèrement... « O hygiène, que de crimes on a commis en ton nom ! »

Des crimes — peut-être rarement, mais sûrement d'inutiles et souvent très nuisibles vexations...

Et puis cette soi-disant hygiène et propreté, cet excès d'ordres et de contre-ordres concernant tous les compartiments de notre existence quotidienne aboutissait en réalité à un désordre inévitable, désordre « salutaire » parfois, car il nous permettait de nous défendre tant bien que mal contre certaines mesures trop dures ou trop insensées.

En regardant de près cette manie essentiellement allemande, je crois, de tout ordonner, tout organiser et réorganiser, je suis arrivé à cette primordiale constatation : obsédé par une sorte de mythe de sa propre supériorité organisatrice, l'Allemand subit une tentation visible d'exercer cette faculté. Il s'enivre de cet exercice comme un musicien improvisateur du flux de sa musique. Mais ici encore il semble être l'objet

(7) Toutes ces mesures draconiennes de la « lutte sacrée » contre les poux et autres agents d'infection étaient annihilées par la promiscuité et le mouvement incessant de la « population » du block. Souvent aussi par quelque mesure insensée des autorités de la baraque. Citons un exemple typique. Un jour, à l'approche de l'hiver, on envoie du magasin (*Effektenkammer*) plusieurs lots de pardessus. Le service du block constate que ces hardes sont pleines de lentilles et que les poux y pullulent. Au lieu de renvoyer le tout à la désinfection, le chef de block distribue ces manteaux et aussitôt la distribution faite, annonce dans un discours flamboyant que chaque porteur de la « maudite engeance » sera sévèrement puni. Effectivement, les poux triomphalement introduits dans la baraque y grouillent et les punitions pleuvent.

d'une pitoyable méprise. En effet, toute cette facilité apparente d'organiser et la plupart de ces réelles réussites dépendent surtout de la matière à organiser. Calqué sur l'habileté de manier les choses, le « génie » allemand d'organisation ne réussit précisément si bien que parce que la masse humaine en Allemagne est singulièrement apte à recevoir les ordres et à les exécuter promptement, fidèlement, méticuleusement... L'Allemand, même le plus enclin à raisonner librement, voire à spéculer dans l'espace de la pensée abstraite, semble posséder dans son être deux compartiments étanches. Dans l'un, vit et miroite la pensée, l'autre conserve un appareil d'action ou mieux « à réactions » appareil toujours prêt à être relié par un fil invisible avec la volonté d'un « Führer » quelconque. Aussitôt le contact établi, le compartiment de la liberté cesse d'agir, la pensée s'éteint ; seul l'appareil d'exécution fonctionne... Et il fonctionne, disons-le, avec une admirable précision. C'est pourquoi pourra-t-on conclure : si la matière humaine à organiser possède en Allemagne une valeur exceptionnelle, ceux qui l'organisent ne sont ni bons ni mauvais : passables seulement... En présence d'Allemands ils réussissent, mais ayant affaire à des hommes libres, à des êtres humains, entièrement humains, ils échouent souvent pitoyablement. Leur essai d'organiser l'Europe l'a prouvé. Acculés à cette impasse (pour eux) d'organiser des hommes libres, ils ne savaient que réaliser l'ordre dans la terreur : l'ordre de la mort. Rien de plus...

Nous sommes ici en présence d'un cas patent de « bovarisme » collectif aigu que n'a pas examiné, il me semble, Jules de Gaultier : un grand peuple qui se croit être appelé à organiser et à dominer le monde et qui n'est en réalité qu'une vaste collectivité d'exécutants, d'excellents exécutants, il est vrai (8).

*

**

Dans tous les cas, cette lourde machine administrative formée de prisonniers pour exploiter et opprimer d'autres

(8) Inversement, les Français, qui admettent volontiers leur faiblesse dans l'art d'organiser, y réussissent souvent avec une aisance souveraine. Ils comprennent en effet les limites des possibilités humaines dans l'art de créer l'ordre vivant. Dans notre baraque n° 60, par exemple, j'admire l'ingénieuse simplicité d'une petite entreprise organisée par deux Français. Il s'agissait de la distribution triquotidienne de colis, d'un très grand nombre de colis : rapidité du service sans accroc, souplesse, politesse, sourires...

prisonniers, jouait un rôle très important dans la vie des camps. Elle semblait être appelée non seulement à alléger le travail des S.S. dirigeant les camps, mais aussi à rompre l'unité du front de la souffrance et à corrompre le pathétique moral des détenus. D'un côté une minorité de privilégiés, ayant accès aux sources du pouvoir souverain et aux ressources matérielles de l'existence ; de l'autre, une grande majorité de simples détenus, cette tourbe grouillante et famélique, destinée à travailler, à supporter le mal, à périr... Bien entendu, un va et vient entre le haut et le bas continuait sans cesse, créant une ambiance de démarches et d'intrigues, tout un art d'escrime morale, fait d'attaques, de feintes et de savantes parades : relations personnelles, cadeaux et leurs promesses, machinations les plus sordides pour évincer un concurrent, flatteries et délations... Cette *sui generis* organisation sociale et pseudo-autonomie des camps n'excluait nullement — nous l'avons vu — ni l'existence de la *terreur simple* (présence constante de la mort), ni la permanence de cette *terreur diffuse*, sentiment de perpétuelle insécurité, effet des ordres imprévus et de la « dépossession du temps ».

Tel me semble être le facteur essentiel de la formation de cette curieuse variété de notre espèce : *l'homme des camps*. Vivant, en effet, dans ce milieu bio-moral, agissant et réagissant suivant le jeu complexe des forces ennemies, guettant les fugaces occasions d'améliorer son sort quotidien, l'homme des camps devait lutter sans trêve contre l'anéantissement et contre la déchéance, lutter dans le plan de l'existence matérielle et dans celui de la vie morale.

Primum vivere : nourriture, vêtements, hygiène, « logement », loisirs... La défense morale ensuite : vie intellectuelle, artistique, politique, voire mystique, adaptation spéciale de la sensibilité. Quel était le système de ces réactions et de ces « parades » ?... Cette lutte pour la survie se poursuivait sur plusieurs voies interdépendantes et convergentes à la fois. Durer — succédané de vaincre — tel fut le but. Pour l'atteindre il fallait tout d'abord se mettre à l'abri (c'est une façon de parler) de l'extermination, éviter les situations trop exposées aux sévices, les « Kommandos » trop durs, les transports punitifs. Un confort matériel relatif (oh, combien relatif !) exigeait d'autre part une dépense de trésors d'astuce, de patience industrielle et d'imagination organisatrice. Il se

forma et s'affirma ainsi une certaine variété d'homme des camps dont l'activité incessante et débordante fut tournée surtout vers ces réalités matérielles quotidiennes.

Cet aspect de notre existence buchenwaldienne doit nous amener logiquement à considérer les misères et les bonheurs du « marché noir » au camp. Ne nous laissons pas entraîner trop loin, dans ce labyrinthe plein d'une grouillante activité. Constatons simplement que le marché noir, si malsain en soi, satisfaisait cependant aussi certains besoins normaux d'échanges. Si un diabétique possédait quelques inutiles morceaux de sucre, il était normal qu'il les échangeât contre la saccharine, par exemple. Socialement parlant, le bénéfice était net pour les deux. Mais n'exagérons pas cet aspect bien-faisant du marché noir.. Il impliquait certainement maintes « disgrâces » morales et déficiences d'ordre matériel. Il était en somme inévitable autant que fort critiquable. Mais inévitable surtout... L'homme des camps y faisait quand il pouvait un apprentissage commercial, le marché noir comportant aussi une véritable bourse de valeurs avec ses « criées » (en sourdine), ses coups de bourse accompagnés, bien entendu, de rigueurs de la part des « autorités », de « descentes » inopportunes et de force d'horions... Le marché noir se rapportait à la nourriture, au tabac, aux vêtements, aux objets de toilette et autres... En ce qui concerne le « logement », les privilèges du lavabo, du coiffeur, la place près du poêle pour cuire quelque met, une autre tactique était nécessaire. Ici il fallait à tout prix gagner les bonnes grâces des dispensateurs de ces « richesses » et privilèges... Cette fois encore la loi de l'adaptation jouait un rôle décisif. L'art de gagner les bonnes dispositions d'un chef de chambrée, d'un *Hygienewarte* ou d'un gardien de nuit exigeait d'autres ressources et d'autres talents. Cet exercice de la souplesse sociale exposait bien entendu l'homme des camps aux dangers d'ordre moral : rançon inévitable du succès. Bien souvent il devait coûter un faux hommage, une assiduité équivoque, une petite lâcheté, un mensonge... Une éducation morale à rebours, s'il en fut !..

Et cependant un correctif naturel s'insinuait ça et là dans toute cette trouble activité. La nécessité d'échanger des services contribuait parfois à faire ressortir le besoin d'une solidarité plus large et plus pure, exempte de ce relent insupportable d'intérêt immédiat. Parfois aussi, de ces liens d'origine quasi-matérielle, une amitié vraie naissait et les actes du plus

pur dévouement fusaiènt vers le ciel bas de notre immonde géôle. Ainsi tout un ensemble d'activités morales supérieures prenait naissance quasi subrepticement...

Et puis, la zone des courageuses décisions !... On se demandait souvent comment certains déportés d'une santé manifestement fragile supportaient mieux la rigueur du camp que leurs camarades plus sains et plus robustes. C'est avant tout, je crois, parce que les premiers ont su opposer à l'inhumaine réalité des camps une humaine et même surhumaine volonté de durer : geste moral adéquat en quelque sorte, en qualité et en intensité, à toute la « conspiration » des forces adverses. J'ai connu un camarade dont la santé chancelante semblait irrémédiablement le condamner à une fin rapide. Sujet à de continuels refroidissements et à des attaques fréquentes de grippe — chose anodine peut-être en soi, mais qui exposait à de grands dangers mortels, étant données les conditions de la vie et du travail au camp — cet homme est parvenu à vaincre « son destin » et à sortir vivant de l'enfer. Malgré des accès fréquents de fièvre (9), il décida soudain de risquer le tout pour le tout. Il s'obstina, en effet, à se laver chaque matin de la tête aux pieds dans les conditions les plus dures et sans égard à la température : 20, même 25 degrés au-dessous de zéro — n'importe !... Il observait toujours cette règle de « l'hygiène héroïque ». Ajoutons que pour pouvoir rester fidèle à son système il lui fallait encore gagner les grâces difficiles du camarade surveillant des lavabos, car ses ablutions non seulement choquaient la majorité des détenus, mais exigeaient deux fois plus de temps que ne le permettait le jeu normal des « séries »... Et finalement le dilemme — je périrai ou je forgerai une cuirasse contre ma faiblesse — fut résolu à l'avantage de la courageuse obstination.

Ce combat contre la déchéance physique aussi bien que morale prenait souvent figure de pathétique corps à corps avec une impitoyable destinée. Je ne puis penser sans une douloureuse émotion à mes deux camarades — amis étouffés dans cette tragique étreinte. L'ingénieur W. Rumbowicz, atteint d'une grave maladie de cœur, se défendait contre la mort en s'accrochant avec une farouche obstination au miracle de l'amour lointain, à l'affection de sa femme et des

(9) Selon le règlement il fallait avoir plus de 39°5 de fièvre pour être libéré du travail, et le travail de 12 heures avec cette fièvre tuait à la longue infailliblement.

siens... Vivant et travaillant avec lui, dormant à son côté, combien de fois je sentais cette ardente trépidation de son âme passionnée et le rythme haletant de cette musique intérieure qui secouait jour et nuit tout son être avide de survivre... Cette lutte dura deux ans et demi !... Le sort mesquin, et ironique lui porta « de biais » le coup mortel déjà après la libération de notre camp.

Tout autre, plus déchirant encore, m'apparait le bref martyr du docteur S..., médecin d'Auxerre. Grâce à son exquise sensibilité remplie d'amour et de musique, il exerçait un charme serein dans notre baraque de quarantaine. Mes conférences sur le « Sens biologique et social de l'activité artistique » ont servi de point de départ à notre brève mais forte amitié... Or, après la quarantaine, nous étions séparés, travaillant tous les deux dans des « Kommandos » différents. Un jour je vois le docteur S... marchant lourdement dans les rangs de son équipe, accablé d'une inimaginable détresse.

— Attends un instant, lui dis-je. Qu'as-tu ? Qu'y a-t-il ?

— Il y a ceci — fut la réponse très douce — que je vais mourir... Oui... dans deux, trois jours...

— Mais non, comment donc ! protestai-je désespéré. Es-tu donc si malade ?...

— Non, je ne suis pas malade... Et puis, comme un soupir furtif, presque une haleine parlante, douée d'une inconcevable sonorité — cet aveu qui tombe lourdement : On ne m'aime pas assez, vois-tu, on ne me soutient pas...

Un ordre rauque, un coup de poing nous séparèrent soudain... Et en effet, je n'ai plus revu le docteur S... Quelques jours plus tard il est mort sans ~~une~~ cause apparente, ou du moins sans une impérieuse nécessité organique...

Maintenant tournons notre regard vers de plus heureuses perspectives. Je songe à toi, Saint Jean, cher Marseillais rayonnant et à ton cri passionné, déchirant l'air de Fresnes comme une fanfare !... Plein d'un courage éblouissant, d'une foi absolue dans la présence morale d'un cœur secourable, tu as vaincu !...

En effet, le sentiment d'être soutenu était un cordial puissant, et cet asile mouvant du souvenir semblait abriter pour nous une source jaillissante de force vive et d'efficace résistance. Dois-je faire ici une confidence ?...

Chaque jour, ou même deux fois par jour, pendant nos longs « appels » je me lançais en imagination dans une sorte de promenade vagabonde pour voir non seulement mes plus proches, ma femme et mes enfants, mais tous ceux, individuellement, à qui m'ont lié les péripéties capricieuses de ma vie. Je leur rendais cette visite d'amitié ou de courtoisie quotidienne, je les regardais, je leur parlais presque, en m'unissant ainsi pour quelques instants à leur laborieuse et dangereuse existence. Ce mouvement continu vers la communauté élective, ce bref contact imaginaire, mais presque réel dans sa hallucinante précision — me furent d'un singulier réconfort. Les liens multiples que le hasard des rencontres a noués souvent avec une ironique nonchalance, devenaient maintenant plus solides et plus aptes à soutenir l'équilibre intérieur de mon moi. Et cet élan quotidien, tout en ayant l'apparence d'une prière en commun et d'une aspiration vers une communion d'esprits et de cœurs, était presque exempt d'exaltation mystique. Une réalité chaude, bien visible et bien vivante semblait m'environner de toutes parts pendant ces courts instants. Seulement, cette intense plénitude du souvenir, cette attention passionnée pour ne pas rompre l'ensorcelant dialogue avec la vie libre (10), allumait parfois dans mon être une flamme inattendue qui, s'irradiant, se dilatant, incendiait presque la dure et l'hostile présence du camp.

Ces voyages imaginaires, mais si intensément vécus, vers les hommes n'excluaient certes pas d'autres salutaires évasions : vie mystique et religieuse, vie politique, intellectuelle, artistique...

On sait que toutes les manifestations du culte religieux étaient non seulement bannies des camps de concentration en Allemagne, mais punies sévèrement. On n'observait pas cette

(10) Dialogue ininterrompu avec la vie libre, en effet... Je l'ai senti bien après la libération, dès mon retour en France. Toutes les choses me paraissaient alors neuves et inattendues. Un dîner, un couvert, un lit, un drap, le métro, une montre, les devantures des magasins, pourtant si bien vidées de leur substance par l'occupant — autant de riantes surprises !... Oui, les « choses » venaient à moi dans leur fraîcheur imprévue, mais les hommes, au contraire... Je les retrouvais tous à leur place avec d'insignifiantes retouches apportées par la main invisible du temps... Je leur serrais la main, les embrassais parfois croyant les avoir quittés à peine et les retrouvant sans étonnement aucun. En effet, le sentiment de la continuité de nos relations était plein, parfois débordant de spontanéité naturelle et d'émouvante vérité.

consignes en France occupée ; à Compiègne, par exemple, les prêtres disaient leur messe et les fidèles y assaient sans encombre. Toute autre fut la situation à Buchenwald où la qualité même du prêtre attirait déjà une ouverte discrimination, sinon une sournoise persécution. Je ne sais pas si un accroissement du nombre des « pratiquants » en résulta. Cela eût été bien normal. Car certainement on sentait plus fortement le besoin de se lier et de communier avec les puissances invisibles qui semblaient exercer ici plus profondément leur muette et insaisissable influence (11). De plus, cette activité mystique et religieuse représentait aussi une forme de vie élargie, dépassant les limites féroce ment gardées de l'existence boueuse du camp. Et cette soif du divin, cet appétit du « fait mystique », ne trouvant pas satisfaction dans le rite, cherchaient un silencieux apaisement dans la méditation intérieure et aussi dans la contemplation du spectacle quotidien, de la mort : les morts et parfois même les mourants emportés en hâte comme pour accomplir d'une manière sacrilège, suivant la règle des « séries industrielles » les paroles de l'Évangile : *Et in pulverem reverteris...* Plutôt *in cinerem*, en cendres... *Le sang et les cendres* — voici le monstrueux mot de passe... Et puis une sorte de cercueil aérien, suspendu au-dessus des nuages, vaste comme le ciel !... Cette intimité constante avec les morts et les mourants, cette solidarité, union, communion, même avec le flux bruissant de la vie qui s'engouffrait sans cesse dans l'abîme du divin anéantissement, tout cela répandait je ne sais quel parfum d'innétable offrande et de perpétuelle immolation... Généralement on mourait doucement, on semblait s'en aller comme dans un frémissement d'ailes invisibles... Parfois, cependant, la mort arrivait pleine de véritable frayeur, comme un drame saisissant : j'entends encore ce cri d'un mourant inconnu couché tout près de moi à la baraque n° 61 et qui répétait toute la nuit avec une puissance surhumaine, d'une voix d'orgue déchaînée : « Mon Dieu ! Mon Dieu !... Viens ! Viens !... Hélas ! hélas !... je sais... c'est impossible... »

(11) Mon ami St. Jean et moi-même, nous avons remarqué chez nos camarades Juifs surtout un penchant assez fréquent à une sorte de mystique extase faite de surhumaine résignation et de joie étrange de souffrir. Ils lisaient gravement leurs livres saints et semblaient accepter leur sort comme une inéluctable décision du Tout-Puissant.

Cette soif du mystique fut en partie canalisée et orientée vers d'autres issues — l'art, la poésie, voire la politique. On sourira peut-être à cette dernière affirmation, en apparence paradoxale. Pourtant, les croyances politiques, certaines convictions profondes soutenues avec un fanatisme intransigeant, sublime et puéril à la fois, font nécessairement songer à la mystique qui ne semble *asservir* l'âme humaine que pour mieux l'amener à *servir* les réalités qui la dépassent. D'ailleurs il faut considérer le facteur politique dans la vie des camps sous son triple aspect : foi pathétique de certains partisans ou « militants » dans la valeur absolue de leur programme ; intérêt que portait la masse des détenus aux problèmes politiques et aux événements de l'heure ; vie des groupements et des partis politiques dont l'effervescente existence se dissimulait à peine malgré toute la rigide sévérité des règlements. Nous n'avons rien ou presque rien à dire sur le premier et le second aspect de la vie politique au camp. Il est facile de deviner que la foi politique des « croyants » séparés de tout fait qui ~~pourrait~~ infirmer ou confirmer leur *credo* acquérait une densité et une chaleur inégalables. Par contre, cette foi se passait facilement de toute démarche de raisonnement (12). Le phénomène opposé et presque symétrique, ce fut l'ensemble de ces interminables discussions, interprétations, analyses méticuleuses de toutes les possibilités de l'évolution politique, des événements passés, présents (mal connus à travers quelques bribes d'informations) et leur problématique développement futur. Toute cette activité scintillante de l'esprit politique formait un compartiment de la vie intellectuelle, parfois un peu vaine, mais qui servait cependant à maintenir un certain niveau de nos curiosités spirituelles et à renforcer surtout le contact vivant avec les faits (13) et les gestes de nos pays.

L'existence des « partis » enfin organisés dans la plus stricte clandestinité, pourtant avec une audace désinvolte,

(12) Un jour, mon ami W. R., au cours d'une conversation animée, s'adressa à son interlocuteur : « Mais, cher camarade, savez-vous au moins en quoi consiste le « fascisme » ? — Bien entendu, fut la réponse. Il était un certain Fache qui a écrit un livre contre *Le Capital* de Karl Marx. Le contenu de ce livre c'est précisément ce qu'on appelle le « fascisme ».

(13) Un jour, par exemple, après sa captivante conférence « professionnelle », le bâtonnier T... nous annonça la signature de l'alliance franco-soviétique : Que de controverses !... Que de conversations et de commentaires passionnants !...

exigerait évidemment un plus long examen, mais qui dépasserait et les cadres de cette étude et les limites de mon expérience directe. Tout ce que je puis dire c'est que la race du *zoon politicon* ne s'est point éteinte dans les camps et que l'on sentait partout — non sans un certain malaise parfois — son énergie trépidante et sa mâle emprise. En serrant la vie des camps en ses mailles invisibles, souples et résistantes, cette activité politique organisée à laquelle s'adonnaient les divers groupements nationaux (chacun pour son compte, même dans le cadre des programmes d'inspiration internationale) rendait plus intense leur attention aux événements de leur pays et, de cette façon, semblait renforcer encore notre union morale avec nos patries lointaines.

Les différentes activités artistiques servaient le même but : évocation de l'existence des camps vers une réalité plus conforme aux aspirations de notre sensibilité meurtrie. Un concert où m'ont invité mes amis tchèques (14), par exemple, fut pour moi et sans doute pour la plupart des auditeurs, une fête véritable : poignante anticipation de la liberté reconquise...

La vie sensuelle comprimée, certes, par le régime des camps (15) déversait en quelque sorte ses énergies latentes dans l'activité artistique — musicale ou poétique — voire sportive, activité intense et très abondante en, tout cas.

De même, la vie intellectuelle, strictement parlant, abondait avec ces nombreuses conférences et surtout avec ces conversations animées, passionnées, chimériques et fougueuses, dialogues étincelants (sur la « promenade des Français » ou la « promenade des Polonais » du Petit Camp) à propos des sujets les plus divers, les plus éloignés souvent de nos obsessions et de nos « devoirs » de captifs. Aujourd'hui encore j'égrène dans mon souvenir mes entretiens avec Saint Jean et avec Roquigny sur la poésie de Norwid, avec le docteur Odic sur Foch et la fin de la guerre de 1918, avec le profes-

(14) Il y avait à Buchenwald relativement beaucoup de musique, de valeur inégale, bien entendu. Mais vers la fin du « régime », de bons quatuors français, franco-polonais, tchèques, des chœurs ukrainiens et russes, sans parler de divers solistes, remplissaient nos rares loisirs de leurs nostalgiques sonorités.

(15) Sait-on que le camp de Buchenwald possédait deux lieux de « récréation » officiels : un cinéma de propagande et un infâme « Sonderhaus » dont la « jouissance » fut réglementée avec une comique méticulosité.

seur Champenois et le petit groupe des colonels (Forcinal, Schimpf, De Villers, Sarapoff, Doucet) sur les affaires de l'Est européen, avec le très sympathique architecte Sourdeau sur l'urbanisme de l'avenir, avec le grand industriel Michelin, véritable poète de la technique moderne, sur ses bouleversantes conceptions des transports européens, et naturellement nos conversations quotidiennes avec l'ingénieur W. R..., le docteur Daniel B..., l'ingénieur Barrey et tant d'autres encore... Puis cette longue théorie de conférences organisées dans la baraque 48 d'abord, puis 60; ces touchantes excursions régionales imaginaires (Bretagne, Auvergne), ces causeries sur les divers métiers, et combien, combien de « rencontres » intellectuelles d'autant plus passionnantes que leur organisation était difficile. Une fois, un dimanche, j'ai été moi-même convié à parler de l'art sur la grande place d'appels. D'après les organisateurs de cette réunion en plein air c'était l'endroit le moins dangereux car... l'in vraisemblance même du choix nous mettait à l'abri des soupçons.

Dans toutes ces manifestations, la poésie avait aussi sa place privilégiée. Cette belle et émouvante séance consacrée à la poésie française du camp, organisée par notre ami l'architecte Sourdeau, en témoigne ainsi que ce petit cercle péripatéticien de poésie polonaise d'où sont sorties *Les Ecaillés de la Sirène* et d'autres petits recueils de Lurczynski, remplis d'une douceur pathétique et d'un enchantement sensuel délicatement irisé...

Encore une fois, tout cela — et je ne parle que des choses vues — servait de véritable « refuge » moral avant tout. L'homme des camps, malgré toute la dureté et les mesquines morsures des règlements, plongeait en fraude son âme dans la mer houleuse des activités les plus diverses. De cette façon il affirmait son indomptable volonté de vivre pleinement. Il trouvait ainsi dans la riche orchestration de son inhumaine existence une sorte d'ivresse passagère, absurdisant, assouplissant la tumultueuse inquiétude de son moi. Révolté, demi-adapté, opposant ça et là d'invincibles « parades » jusqu'à fuir l'ombre même de sa propre destinée — il esquivaient parfois le danger...

Cette multiforme expérience de la vie des camps de concentration en Allemagne, avant d'être précipitée dans un juste oubli, exige un soigneux enregistrement et un classe-

ment méthodique dans les archives : *Archives de la vie honnête de l'homme.*

.....

Avant de suspendre cette brève méditation sur l'homme des camps, ajoutons deux remarques en guise de provisoire conclusion. La première se rapporte à la morale et à la politique ou plutôt à ce que peut avoir de commun ces deux disciplines essentiellement humaines. Quand on songe à la quantité des martyrs des camps et à la qualité de leur souffrance, tous les procès en cours contre les chefs responsables et quelques bourreaux de grande classe prennent figure de véritable défi et presque d'un outrage à la mémoire des millions de victimes !... En effet, tous ces châtiments possibles si justes individuellement n'atteindraient pas la vaste collectivité vraiment responsable, certes à degrés divers, et avec plusieurs exceptions... Car l'accusé véritable — ce ne sont pas seulement les Hitler, les Himmler, les Frank, les Goebbels, les Goering — mais toute la nation allemande. C'est donc à l'échelle de cette collectivité qu'il faut penser la justice et le système de mesures de prophylaxie pour l'avenir. Ici point de haine, point de vengeance !... Le caractère même et le style de notre civilisation, occidentale nous l'interdit. Par contre, une préoccupation impérieuse, un souci clairvoyant de justice et d'efficacité !... Que les chefs et les instigateurs soient punis. Très bien. Mais que l'on empêche en même temps le grand coupable, le peuple allemand, de succomber à une nouvelle tentation...

Sans haine ni vengeance, je le répète, il faut créer des conditions politiques et matérielles qui permettront à la collectivité allemande de travailler et non pas de nuire, de perpétuer la vie et non pas de perpétrer de nouveaux attentats contre elle, de se libérer enfin de l'obsession de l'hyperpuissance, de l'irresponsabilité, de la cruauté et de toute la demesure — avec, en perspective — la possibilité de réintégrer moralement la communauté de civilisation européenne.

En effet, résultat d'une maladie collective, le bovarysme aigu du peuple allemand — foi orgueilleuse dans son génie d'organisation, dans la mission de la race germanique de refaire l'ordre du monde, dans sa puissance illimitée et par conséquent dans l'absolue irresponsabilité de ses actes, — le système allemand des camps de concentration ne pouvait

engendrer que le mal, c'est-à-dire la mort physique ou morale, le dépérissement de la personnalité ou la maladie : cauchemar hallucinant de l'anéantissement ou de la cruelle déchéance.

L'homme des camps releva pourtant le défi et parfois même marqua des points. Une sorte de confusion ou de contradiction interne du système, ce postulat double : anéantir l'homme, garder le travailleur-esclave, lui permettra de tenir cette gageure... Mais de ces trois possibilités — la mort, la maladie, et la victorieuse survivance — c'est la troisième qui nous paraissait la moins probable. A sa réussite contribuait, il est vrai, la merveilleuse faculté d'adaptation qui a su même créer en quelque sorte une nouvelle sensibilité, cette sensibilité vigoureusement trempée dans le feu de la multiple terreur, dans les acides corrosifs de l'existence quotidienne des camps et dont l'économie plus sévère et mieux ordonnée est devenue l'apanage des hommes plus durs, c'est-à-dire plus endurcis en même temps dans leurs bonnes et mauvaises dispositions.

Incidemment, cette expérience des camps de concentration allemands semble éclairer aussi la perspective même de notre civilisation, dans sa marche vers l'avenir incertain. Ceux qui ont vécu, « pensé » l'ensemble des méthodes allemandes et des « défenses » que leur opposaient les déportés, comprendront peut-être mieux le danger de la confusion de deux ordres essentiels de notre univers contemporain. D'une part, la vie imparfaite et fragile, vie mouvante au rythme exubérant, parfois désordonné dans sa ruisselante imprévisibilité. De l'autre — la machine, ce miracle de précision et d'inhumaine vitesse, « monstre parfait », oui, parfait comme la mort... Leur point de rencontre, lieu de coïncidence de ces deux ordres en apparence parallèles, c'est le point mort du progrès de notre époque dans sa course haletante vers l'inconnu.

L'homme qui veut vivre doit choisir.

Entre ce dressage intégral, tendant à former le forçat du bonheur obligatoire, esclave parfait d'un ordre implacable, — et l'éducation de toutes les forces intérieures pour orienter leur jeu vers une mouvante harmonie...

Entre une contrainte pure et l'épanouissement de toutes les libertés... Que choisir ?

L'ordre vivant peut-être, se créant et se dissolvant dans une alternante et dramatique continuité ?...

Après dilemme, pathétique décision.

EXTRAIT D'UNE CAUSERIE FAITE A LA BIBLIOTHÈQUE POLONAISE A PARIS LE 28 JUIN 1945

Qu'il me soit permis de compléter ce qui précède en y ajoutant un extrait de la causerie que j'ai faite peu après mon rapatriement de Buchenwald, le 28 juin 1945, à la *Bibliothèque Polonaise de Paris* qui, sur l'initiative de son très honoré Directeur, M. François de Pulaski, ancien Ministre de Pologne à Washington, nous avait conviés, M. l'abbé Cegiëlka, Recteur de la Mission Catholique Polonaise en France, rapatrié de Dachau, et moi-même à une toute cordiale cérémonie d'amitié franco-polonaise.

Répondant à des paroles d'accueil profondément émouvantes de M. Marcel Bouteron, je fus amené à parler un peu plus longuement et avec une entière franchise des relations entre les groupements nationaux dans les camps et tout particulièrement entre les Français et les Polonais.

... Arrivé à Buchenwald à la fin de janvier 1944 — après une longue détention à Impéria (Italie) et ensuite à Fresnes — avec un transport au nom férocement poétique « Meerschäum » (écume de mer) (1) — parti de Compiègne — j'ai passé quelques semaines dans le block 48 au milieu des Français et des Belges, avec une dizaine de Polonais arrêtés en France. Les relations du groupe polonais avec les camarades français furent excellentes : cordiales et fraternelles. Quelques noms surnagent l'oubli : le courageux et si chevaleresque ingénieur Barrey, l'ingénieur Berger, calme, discret, affable, le colonel Barney à la silhouette pleine de noblesse, le commandant Grandier, infatigable conférencier plein d'entrain, M. Gras, percepteur du Touvet (près de Grenoble),

(1) Ecume de mer — ce qui voulait dire probablement destiné à disparaître comme l'écume de mer.

infirmier quasi bénévole, toujours compatissant et serviable, M. Gahide, littérateur belge, au sourire bienveillant, le docteur Séguin d'Auxerre, âme d'élite d'une sensibilité exquise et délicate... Du côté polonais, Stanislas Zabiello, un des chefs de la Résistance polonaise en France, toujours empressé auprès de ses camarades plus « fragiles » ; mon cher ami, Ladislas Mierzynski, ancien consul de Pologne à Lyon, rempli toujours d'une mélancolique tendresse mêlée d'une frissonnante ironie, André Starzynski, grave et silencieux, disparu comme Mierzynski à Dora, André Zakrzewski dont l'ingéniosité égalait la bonté, Leszek Wroblewski, enfin, étudiant en droit, prisonnier de guerre évadé et arrêté de nouveau comme résistant, dont j'admirais le calme et l'esprit inventif dans les plus difficiles circonstances... Tout ce groupe arrêté en France pour l'activité clandestine antiallemande entretenait les meilleures relations de camaraderie souriante avec les Français.

D'autre part, les « autorités du block » : le chef de block, un Allemand au nom à désinvolte polonaise (Olszewsky), ~~une~~ brute sournoise et sans scrupules, chef de chambrée, Niki-tenko, un Ukrainien assez brutal, mais brave homme au fond, son suppléant Kisiel, un Polonais de Wilno, poète et militant enthousiaste.. Cependant, à l'étage au-dessus, il y avait un chef de chambrée polonais, gros et robuste gaillard, appelé couramment Frantz. Il venait assez souvent nous voir et me témoignait quelque sympathie inattendue. Or, ce Frantz avait en horreur nos camarades français. Chaque fois qu'il passait chez nous il se déchainait contre eux. Plusieurs fois je l'écoutai sans broncher. Un jour, cependant, je lui demandai à brûle-pourpoint : « Mais que leur reprochez-vous au juste ? » Interloqué, il bafouilla quelque vague explication pour déclarer avec une certaine emphase : « Oh ! qu'ils sont sales et qu'ils craignent le froid... » Je me rappelle assez nettement comment j'essayai de lui expliquer... « Ils sont plus frileux que vous parce que le climat de leur pays est bien plus doux que celui de la Pologne. Et comment ne pas être « sale » après quatre jours de voyage dans ~~un~~ wagon à bestiaux et dans des conditions d'une barbarie inouïe. (En effet, notre voyage de Compiègne à Buchenwald fut, au point de vue de ~~la~~ propreté, et d'ailleurs à tous les points de vue, d'une férocité inimaginable...) Ils sont précisément un peu plus sales — ajoutai-je — parce qu'ils ont plus peur du froid. Et puis !... Je m'ef-

forçai ainsi d'introduire dans la dure tête de Frantz quelques notions de psychologie humaine, de géographie, voire de simple équité (2).

Le médecin, « camarade » K, qui inspectait tous les jours le block de quarantaine, adoptait d'ailleurs la même attitude antifrançaise. De nationalité mal définie, se disant tantôt Américain, tantôt Tchecoslovaque, parlant couramment plusieurs langues, il affectait une francophobie obstinée. Après quelques essais ~~de~~ comprendre les mobiles de sa systématique hostilité, je suis arrivé à cette conclusion, en apparence paradoxale, que notre camarade médecin détestait chez les Français ses propres abus commis aux dépens des Français... Il s'appropriait en effet sans vergogne tous les médicaments qui se trouvaient en abondance dans les bagages et, plus tard, dans les colis, des Français. C'est pourquoi, aux « arguments » de Frantz — « sales et frileux » —, il ajoutait encore : « éternels malades, geignant et se plaignant de maux imaginaires ! » J'insiste ici en passant sur ce paradoxe : nécessité de haïr pour pouvoir brimer, persécuter, voire torturer un innocent, la haine apparaissant ici comme une condition nécessaire de l'efficacité de la volonté de persécuter. La diminution morale de la victime semble en effet conférer au bourreau une sorte de droit de la persécuter ou même de la supprimer...

Après la quarantaine j'ai passé quelque temps dans la baraque 61, puis ~~je~~ pour échouer finalement dans le block 60 dit « des invalides », tous ~~les~~ trois situés dans le détestable « Petit Camp ». Le 12 mars 1945 seulement — grâce à l'intervention de quelques camarades « influents » (cher Thadée Sulowski, Lis et autres) — j'ai été transféré dans la baraque 37, dans le Grand Camp, où les conditions de logement étaient bien meilleures. Le 22 mars, enfermé déjà dans un « transport » de mort (la Rupo), je fus littéralement « enlevé » et sauvé ainsi par l'intrépide Dzierzymirski. Et le 11 avril enfin, les Américains arrivaient...

(2) Ce même Frantz — chose curieuse — après la libération de Buchenwald par les Américains en avril 1945, vint me voir pour me demander de l'aider à réaliser son projet d'aller en France. Je lui rappelai son attitude dure et intransigeante d'il y a un an et demi à l'égard des Français : il baissa la tête sans répondre et honnêtement s'abstint d'insister.

Au block 60, nous étions entassés comme des sardines dans la boîte. Pour traverser la baraque en longueur, il fallait littéralement fendre le flot humain, en recevant maints horions. Peu à peu une sorte de vie sociale organisée émergea de cette tumultueuse prosmicuité. Toutes les catégories de l'homme, toutes les classes sociales, toutes les variétés intellectuelles et morales, tous les tempéraments et toutes les nationalités : les Russes et les Ukrainiens (les plus nombreux), puis les Français et les Belges, les Polonais, les Tchèques, les Allemands, les Italiens, les Juifs polonais et hongrois, les Yougoslaves, les Luxembourgeois, quelques Anglais et même des Tziganes... Que sais-je encore !... Une véritable Tour de Babel... En même temps, un véritable laboratoire des relations internationales en miniature.

Après deux ou trois mois d'une vie absolument « indistincte », je suis devenu avec mon ami Rumbowicz alternativement l'interprète auprès du médecin du block, docteur Daniel Bouchez, homme et âme d'élite : noblesse d'esprit, bonté agissante, infini dévouement...^{et} Parlant de lui, je ne peux oublier une autre figure héroïque de la médecine française : docteur André Marsault, mon cher camarade de la cellule 507 de la III^e Division à Fresnes : courage magnifique, dévouement sans bornes et bonne humeur par surcroît !...

Ce fut pour moi un grand privilège que d'être associé à l'effort quotidien du docteur Bouchez, privilège d'ordre moral, bien entendu, car aucun avantage matériel ne l'accompagnait. Cette fonction d'interprète facilitait l'observation de divers groupements nationaux du block. Elle me plaçait même assez souvent aux points de frictions les plus aigus de ces groupements. Jamais peut-être je n'avais senti aussi directement et parfois aussi cruellement l'imperméabilité de la matière humaine, ces cloisons étanches qui semblaient séparer d'une façon irréductible les diverses collectivités.

Le premier obstacle au rapprochement fut, bien entendu, la langue. Le premier, mais point unique. Tant s'en faut ! Je suis même arrivé à cette constatation que l'obstacle linguistique fut en quelque sorte exploité par un instinct plus profond, par une volonté plus ou moins consciente de demeurer séparés. J'ai assisté par contre aux essais de surmonter cet obstacle, de sauter le mur de l'incompréhension, matérielle : un geste, un sourire remplaçant la parole. Et cependant, on

ressentait généralement l'existence de cet obstacle linguistique. Un jour D., notre camarade russe, internationaliste convaincu, m'a dit au cours d'une amicale conversation : « Pour que l'internationalisme triomphe, il faut que tout le monde se comprenne » — et il m'a posé mille questions sur la vie des langues et sur la possibilité d'imposer à l'humanité entière le devoir d'apprendre une langue quelconque : « le russe, l'anglais ou l'espéranto par exemple. »

Bien entendu, ^{ce furent} surtout les relations franco-polonaises qui m'intéressaient. Ensuite les rapports franco-russes, polono-russes et polono-tchèques.

Dans notre baraque n° 60, le groupe polonais, relativement peu nombreux (avant l'arrivée des déportés de septembre 1944) se scindait nettement en deux parties inégales. Un petit nombre d'intellectuels passionnément francophiles et ^{une} majorité assez disparate, composée de quelques hommes de profession mal définie et de détenus de droit commun entre autres, généralement méfiante, sinon hostile à l'égard des Français. Pour dire vrai, je pus constater aussi cette hostilité, ou mieux cette froideur méfiante et prompte à la critique chez plusieurs Polonais cultivés ^{dans} ~~du~~ camp... Bien souvent les francophiles, tel Rumbowicz par exemple, s'exposaient à des railleries et même à de violentes invectives pour avoir essayé de faire comprendre à leurs camarades la finesse chatoyante et la grandeur de la civilisation française. Disons aussi qu'il ne manquait pas du côté français, certains gestes qui envenimaient ces relations. Certains mêmes remplaçaient la politesse courante par une sorte de froideur distante, voire de morgue hautaine et de mépris. A tout cela s'ajoutaient les petites « incompréhensions » mutuelles basées sur les divergences de mœurs. Je me rappelle, par exemple, combien l'usage de manger ^{tête} couverte choquait les Polonais et d'ailleurs aussi les Russes et les Ukrainiens, qui semblaient attribuer à la fonction de manger une qualité ^{non} sacrée. Les Français, évidemment, ne manquaient pas, de leur côté, de trouver ^{aussi} bizarres ou grossiers maints usages ~~chez~~ leurs camarades étrangers.

A l'obstacle linguistique, à l'éloignement des civilisations, aux distances créées par la différence des positions sociales, il faut ajouter encore ce que j'appellerai le *décalage de l'expérience des camps*. Les Polonais et les Tchèques, en effet, sans parler des Allemands, appartenaient aux plus anciens « habi-

tants des camps ». Plusieurs avaient commencé leur carrière de prisonnier dès en 1939 dans des conditions encore plus dures que celles de 1943 par exemple. Ceux qui ont survécu à cette période héroïque devaient acquérir une trempe spéciale. C'étaient vraiment les « durs », les vrais « résistants » dans le sens littéral de ce mot : ils avaient su résister, en effet. Leur qualité essentielle fut la dureté : dureté pour eux-mêmes, dureté pour les autres. Ils ont adopté une échelle spéciale des valeurs physique et morales. Et, comme Frantz, ils sont devenus impitoyables pour les nouvelles recrues. D'autre part, cette ancienneté leur permit d'occuper certaines situations privilégiées dans l'organisation intérieure des camps : chefs de block, chefs de chambrée, « capos », chefs d'équipe (Vorarbeiter), gardes, infirmiers, etc. Ces situations conféraient de grands privilèges, mais elles impliquaient aussi des « devoirs » bien durs : nécessité de sévir contre les camarades et surtout contre ceux que leur langue et leur comportement plus raffiné rendaient plus vulnérables.

Enfin, s'il s'agit plus particulièrement des relations franco-polonaises, une cause psychologique d'ordre général entre ici en jeu : la défaite, la double défaite, celle de la Pologne, celle de la France.

La solidarité de la victoire crée un *lien* d'enivrante admiration. La solidarité du désastre, un *lien* de réciproques accusations. Le triomphe commun unit, mais raccourcit en quelque sorte la perspective intérieure ou rend myopes les observateurs de surface. Le désastre désunit mais permet aux regards de sonder plus profondément les valeurs intérieures et leur portée limitée; il montre toutes nos possibilités et leurs angoissants aboutissements. Il faut beaucoup comprendre pour comprendre une défaite. Et pour comprendre vraiment, il faut aimer. J'avoue que leurs désastres m'ont fait aimer encore plus et la Pologne et la France... Or, les réactions d'un Polonais moyen devant le désastre français de 1940 ressemblait à une sorte de déception amère : comment la France, héritière de tant de gloire, ~~ne~~ pu laisser ternir toute cette splendeur !... De cette réaction amère naquit facilement une sorte de colère injuste et pourtant justifiable, colère contre toute la génération de 1939, si différente de celle de 1914-1918...

Ajoutons encore que la propagande ennemie n'abandonnait jamais l'occasion d'attiser le feu de cette discorde psychologique : brouiller, diviser, affaiblir...

Je m'en voudrais cependant de peindre trop sombre ce tableau. Demeurons fidèles à la réalité. Si les plaintes du côté français furent nombreuses et parfois justifiées, si les critiques des Polonais étaient bien acerbes, leurs gestes rudes parfois, n'oublions pas non plus les cas nombreux, très nombreux, d'une véritable union des cœurs et des esprits...

Dans le block 61 j'ai vu deux malades, un Français et un Polonais, gisant côte à côte sans pouvoir, se comprendre, et pourtant l'un comme l'autre ne tarissait d'éloges réciproques. Je n'oublierai jamais ce rayonnement de véritable tendresse fraternelle dans leurs yeux...

Ce climat variable des rapports entre les deux groupements/ où les grandes rigueurs alternaient avec la douceur lumineuse, devait régner aussi dans d'autres camps. Qu'il me soit permis de citer le cas de grand dévouement de quelques doctresses polonaises du camp de femmes de Ravensbrück, Docteur Kujawska et Docteur Zdziarska-Zaleska par exemple, ainsi que de Mme Plater, Mme Marczewska, Mme Grocholska, Mme Chlebowicz. Et cependant ici non plus ne manquaient ^{pas} paraît-il — les abus de pouvoir de quelques Polonaises ou Tchèques « privilégiées » (chefs de block ou chefs de chambrée) à l'égard de leurs camarades françaises.

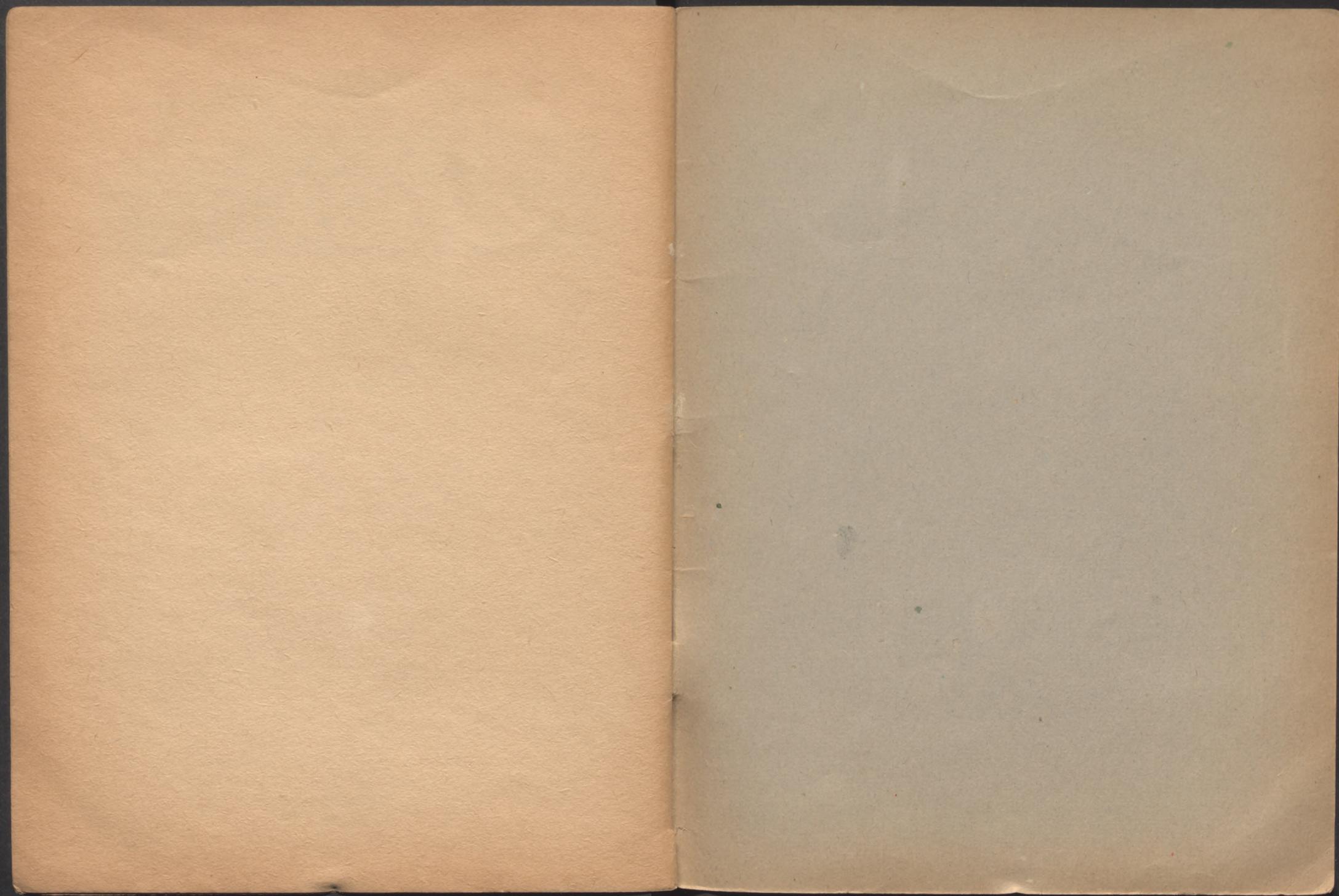
Parfois on créait comme exprès des *qui pro quo* au sens strict de ce mot pour envenimer les relations franco-polonaises. Mon ami Venceslas Godlewski m'a raconté qu'à Mauthausen on a mis sur le dos des prisonniers polonais des actes commis par des Russes. Il s'y trouva heureusement un Français avisé, l'héroïque et généreux commandant H. Lauture (3) qui ~~ne~~ pu dissiper cette fois le fâcheux malentendu, amenant même le représentant qualifié du groupe français à présenter spontanément de sympathiques excuses.

Mais combien de fois manquaient un commandant Lauture !... Et les Russes ainsi que les Ukrainiens bénéficiaient de ce genre de confusion. Car les relations entre les Russes et les Ukrainiens et les Français furent en général bien plus difficiles... Et ceci, malgré une attitude extrêmement conciliante des camarades français (affaire des colis au block 60). Telle était au moins la situation que j'ai pu observer à Buchenwald.

(2) Il m'a déclaré lui-même tout récemment : « Ce sont les Polonais : Godlewski, Dittrich et surtout le docteur Kozlowski qui m'ont sauvé la vie. »

Pour terminer cette « confiance » sans prétention, pessimiste certes, mais assez proche, je crois, de la vérité, je dirai simplement ceci :

Même dans une atmosphère moralement et politiquement neutre, les divers groupements nationaux conservent une double tendance. Leurs masses se repoussent et désirent s'isoler conformément à la loi de l'économie de l'effort. Seuls leurs cadres intellectuels s'attirent et s'efforcent de se comprendre mutuellement... Et cette compréhension, forme efficace de rapprochement et de solidarité, est une perpétuelle création : elle exige un effort continu et une clairvoyante générosité.



Arch. Emigracji

Biblioteka

Główna
UMK Toruń

1385179

Biblioteka Główna UMK



300020981405

Arch. Emigracji

Biblioteka

Główna
UMK Toruń

1385179



Biblioteka Główna UMK



300020981405